


Serge Joncour
L'Amour
sans le faire

roman

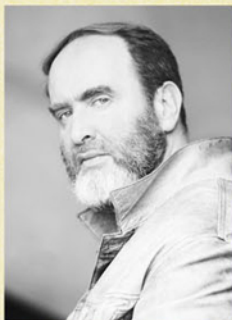


« Ne pas pouvoir s'aimer,
c'est peut-être plus fort
que s'aimer vraiment. »

rentrée littéraire
Flammariion

L'Amour sans le faire

Serge
Joncour



Après dix ans de silence, Franck téléphone un soir à ses parents. Curieusement, c'est un petit garçon qui décroche. Plus curieusement encore, il s'appelle Alexandre, comme son frère disparu des années auparavant. Franck décide alors de revenir dans la ferme familiale. Louise, elle, a prévu d'y passer quelques jours avec son fils. Franck et Louise, sans se confier, semblent se comprendre. « On ne refait pas sa vie, c'est juste l'ancienne sur laquelle on insiste », pense Franck en arrivant. Mais dans le silence de cet été ensoleillé et chaud, autour d'un enfant de cinq ans, « insister » finit par ressembler à la vie réinventée.

L'Amour sans le faire, c'est une histoire de la tendresse en même temps qu'un hymne à la nature, une nature sauvage, imprévisible, qui invite à changer – et pourquoi pas à renaître.

Serge Joncour est l'auteur de huit livres, parmi lesquels *UV* (Prix France Télévision 2003), *L'Idole* (2005), *Combien de fois je t'aime* (2008) et *L'Homme qui ne savait pas dire non* (2009). Ses romans sont traduits en quinze langues.

Flammarion

L'Amour sans le faire

Du même auteur

Vu, Le Dilettante, 1998 ; J'ai Lu 2000.

Kenavo, Flammarion, 2000 ; J'ai Lu, 2002.

Situations délicates, Flammarion, 2001 ; J'ai Lu, 2003.

In vivo, Flammarion, 2002 ; J'ai Lu, 2006.

UV, Le Dilettante, 2003 ; Folio, 2005.

L'Idole, Flammarion, 2004.

Que la paix soit avec vous, Flammarion, 2006 ; J'ai Lu, 2008.

Combien de fois je t'aime, Flammarion, 2008 ; J'ai Lu, 2009.

L'homme qui ne savait pas dire non, Flammarion, 2009 ; J'ai Lu, 2012.

Serge Joncour

L'Amour sans le faire

roman

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-9106-5

Il voulait les prévenir avant de descendre. Ce jour-là il laissa sonner longtemps, il reposa même le téléphone pour vérifier le numéro, il n'était plus très sûr depuis le temps. En ramenant l'écouteur à son oreille il tomba sur un long silence, comme si quelqu'un venait de décrocher. En fait non, ça sonnait toujours. C'est devenu inhabituel d'entendre sonner sans fin, sans qu'aucune messagerie ne se déclenche. Du regard il faisait le tour de son appartement, ce vertige absolu de devoir le quitter.

Il réessaya une heure plus tard, toujours rien, puis une nouvelle fois en toute fin d'après-midi, là encore pas de réponse. C'était inquiétant, ces sonneries qui se perdaient dans le vague, il se représentait ce décor oublié là-bas, le téléphone au fond du couloir, la maison isolée, vide peut-être, par distraction il revisitait mentalement l'endroit mais finalement ce coup-ci on décrocha, une petite voix de même à l'autre bout du fil qui lui lança :

— Allô, c'est qui ?

Cette intonation solaire, cette voix de gosse improbable, elle lui fit tout de suite penser à celle de son frère, mais ça ne se pouvait pas, bien sûr que ça ne se pouvait pas, il y avait bien longtemps qu'Alexandre n'était plus un enfant, et surtout il était mort depuis dix ans. Par pur réflexe il hasarda :

— Alexandre ?

— Oui, et toi c'est qui ?

Là-dessus Franck lâcha le téléphone comme un couteau qui viendrait juste de le couper. Il repensa à ces listes d'effets secondaires dans la notice des médicaments, à toutes ces années passées sans donner de nouvelles. Il reprit dangereusement l'appareil, le porta à son oreille, à l'autre bout il n'y avait plus rien, rien d'autre que les tonalités occupées qui cisailaient le silence. Pour dépasser le trouble il vérifia le dernier appel émis, chiffre par chiffre, c'était bien le bon, mais ça ne se pouvait pas. Par superstition il n'osa pas rappeler tout de suite. Le soir il regarda deux films en même temps, zappant d'une chaîne à l'autre. Vers onze heures il voulut appeler une dernière fois pour en avoir le cœur net, mais onze heures du soir là-bas c'était tard, et surtout il avait trop peur de retomber sur la petite voix fantôme. De là il résolut d'y aller sans prévenir, de partir dès le lendemain, certainement pas pour jouer l'effet de surprise, mais pour se laisser jusqu'au dernier moment la possibilité de faire demi-tour.

Comme tous les matins à dix heures, Louise a rendez-vous au café sur l'avenue, un rendez-vous où elle ne rejoint jamais personne, simplement cette idée la guide depuis le réveil, l'idée de ce café qu'elle va prendre en terrasse en fumant une cigarette, une parenthèse qui restitue assez bien l'illusion d'une journée nouvelle. De là elle domine toute l'avenue. Le centre-ville, elle s'en est fait un but, sans quoi elle n'y viendrait jamais. Le centre-ville avec ses rues piétonnes et ses tramways, avec ses avenues où l'on ne peut plus se garer, c'est comme un monde à part, bien protégé. Ça lui fait du bien de voir toute cette vie, mine de rien ces boutiques c'est de la vie. Là où elle habite, à quelques kilomètres d'ici seulement, il n'y a que des immeubles sans sourire, sans commerces. C'est un vrai luxe qu'elle s'offre en venant ici tous les matins, le luxe de voir défiler tous ces visages inconnus, une pure immersion dans le monde en marche, ça lui fait du bien.

Seulement ce matin c'est différent, ce matin elle est dans l'inédit. Elle aurait presque envie de sourire

à l'idée que ce soir elle va quitter tout ça pour un temps. C'est comme une revanche intime qu'elle sait prendre sur cet ennui qui l'occupe ici. Elle sourit aussi en pensant que demain matin le garçon de café sera sûrement étonné de ne pas la voir arriver, peut-être même inquiet, il regardera l'horloge, dix heures et demie, onze heures, onze heures et midi, et elle ne sera toujours pas là, au bout du troisième jour pas de doute qu'il se demandera où elle est passée. D'avance ça l'amuse, cette idée de l'inquiéter, à distance, en ne faisant rien. Elle se doute bien que le patron lui aussi trouvera étonnant de ne pas la voir, « la cliente du matin au café serré », pendant huit jours d'affilée elle n'y sera pas, c'est son infime secret, elle en serait presque gaie. Elle commande un deuxième express, un luxe qu'en temps normal elle ne s'accorde pas, elle fume même une deuxième cigarette, lui vient alors l'envie de goûter le moment un peu plus longtemps.

Le matin avant ce n'était pas ça. Avant il n'y avait pas tous ces gens ni tous ces immeubles, toute cette énergie dispersée sur les trottoirs, avant il n'y avait pas de trottoirs ni de rues, pas de ville, pas d'inconnus, avant de venir vivre à Clermont, il n'y avait que des êtres proches dans des décors familiers, un calme environnant qu'elle aurait préféré ne jamais quitter. À la campagne, dès le matin les tâches s'enchaînaient d'elles-mêmes. C'était rassurant de vivre à ce point cadré par un schéma d'habitudes. Avant, tout ce qu'il y avait autour d'elle c'était beau, parfois elle s'arrêtait pour regarder, elle perdait son

regard sur ces panoramas changeants, une campagne que rien n'arrêtait, même les jours où ils étaient en retard, elle se laissait gagner par cet émerveillement. D'ailleurs elle ne s'en serait jamais lassée de ces paysages, de cette campagne, un monde en soi. Avant, le matin quand elle regardait sa montre c'était pour s'étonner qu'il soit déjà sept heures, ou huit heures, alors onze heures n'en parlons pas. Maintenant onze heures pour elle c'est presque tôt.

Comme tous les jours, le patron s'avance et se poste au-devant de son établissement, il a l'attitude du marin qui d'un regard évalue la mer. Comme chaque fois en voyant Louise il trouve un commentaire à lui faire.

— On va encore souffrir aujourd'hui, ouh là, hier il a fait tellement chaud que les gens ne sortaient même plus, à seize heures l'avenue était déserte ! On n'a rien fait.

Tous les jours Louise retrouve la même crainte de devoir engager la conversation, la même envie de ne pas vraiment lui répondre. Et pourtant il a toujours quelque chose à lui dire, au sujet du soleil s'il y en a, de la circulation s'il y en a, des clients s'il y en a, quand il ne lui fait pas carrément un compliment sur son parfum alors qu'elle n'en porte pas. En même temps, ces quelques mots, c'est le signe qu'on la voit malgré tout. Ici on ne l'appelle pas par son prénom, on ne lui dit pas bonjour mademoiselle, ni madame, juste une sorte de bonjour à blanc, gommé de toute familiarité.

Ce n'est pas elle qui est distante, ce sont toutes les choses autour d'elle qui le sont devenues. De toute façon, même si le serveur ou le patron connaissaient son prénom, ils n'oseraient pas s'en servir. Ce n'est pas non plus qu'elle semble hautaine, mais son élégance sans effet, ses vêtements aux coupes sobres, ses cheveux ramenés dans un chignon simple, cette prestance qui lui vient sans la moindre envie de plaire, tout ça fait qu'elle en impose un peu. C'est un bien intime secret, que les autres ne sachent pas son prénom, d'être la seule à savoir, c'est une forme de protection, si d'un coup quelqu'un se mettait à l'appeler Louise, elle en sursauterait, elle en serait même choquée, c'en est presque une hantise.

À onze heures déjà on sent la chaleur, pas de doute, on va suffoquer, mais ce matin pour Louise tout est plus léger, elle sait que demain à la même heure elle sera là-bas, environnée d'une paix totale, et elle ira se poser au bord de la rivière, elle y trempera les pieds, soulagée de toute ville et de tout bruit. Une fois allongée au bord de l'eau, elle imaginera cette même place en terrasse, cette place qui sera vide, la sienne.

Pour une fois il se lève tôt, il jette quelques affaires dans son sac sans savoir s'il part deux jours ou une semaine, à moins que tout ça tourne mal et se finisse piteusement en aller-retour. Avant de sortir il fait le tour de l'appartement, il vérifie l'eau, coupe le gaz, puis revérifie l'eau et recoupe le gaz, il ferme la porte et la rouvre deux fois de suite, une sourde superstition le force toujours à faire ça.

Dans les couloirs du métro, emporté par la musique des écouteurs, Franck avale les marches de l'escalator qui monte à la gare, il force un peu l'effort comme pour se tester physiquement, il continue dans le hall et trace jusqu'au panneau d'affichage pour trouver son numéro de voie, mais là la musique s'arrête net, son train n'est pas affiché, le fameux train de huit heures qu'il prenait toujours. Au module tout en vitres qui est là posé comme un ovni au milieu du hall, l'agent d'accueil cherche sans conviction :

— Huit heures ? Non, je ne vois pas de train à cette heure-là.

— Mais si, je l'ai toujours pris !

— En tout cas moi je ne l'ai pas sur mon écran, et si je ne l'ai pas sur mon écran, alors ça veut dire qu'il n'existe plus.

Dans la foulée l'agent lui apprend qu'il n'y a plus la moindre liaison directe pour aller là-bas, il faut changer au moins une fois, soit cinq heures de voyage en tout. Franck se passe la main sur le front pour s'essuyer une suée imaginaire.

— Bon, et le prochain est à quelle heure ?

— Ben, ça dépend où vous voulez changer.

— N'importe, le prochain.

L'environnement sonore se compliquait, le brouhaha s'amplifiait dans un écho de cathédrale, les bruits de pas se mélangeaient aux ventilateurs des motrices, seule tout au bout là-bas, une ouverture océanique abolissait la ville. Franck se posa à la brasserie. Les journaux titraient tous sur cette vague de chaleur qui plombait tout depuis dix jours. Exceptionnellement il s'accorda un demi-panaché. Puis assez vite un deuxième, ce qui lui tourna étonnamment la tête. Sur les notices il y a toujours des tas d'effets secondaires, qui vont de la simple rougeur aux symptômes effrayants, dans la liste il avait repéré cette expression-là, des risques de *confusion mentale*.

Il remit son iPod. Avec la musique tout devient spectacle. Autour de lui des vacanciers n'en finissaient pas d'affluer, des familles encombrées de bagages plus ou moins compliqués. En pleine canicule ça prenait des allures d'exode. Ceux qu'il enviait le plus c'était les prévoyants, la plupart avec

enfants, le billet probablement réservé depuis trois mois sur Internet. C'est flagrant à quel point ces gens-là sont à leur place. La séquence est toujours la même, ils s'installent sous le panneau d'affichage, le temps que l'électronique pétille leur numéro de voie, de là ils marchent en procession vers le même quai, rassurés que tout coïncide, l'air climatisé les attend dans le gris moderne des TGV, à l'intérieur il fera frais, c'est la journée idéale pour dégager de la ville. Pour la première fois Franck se fait la remarque, ils sont tous plus jeunes que lui. Jusquelà tout parent était dans sa tranche d'âge. Des bips viennent troubler le spectacle, l'iPod est déjà à bout de batterie.

Quand le haut-parleur annonce son train, Franck regarde sa montre sans y croire. La faute sans doute à ce troisième panaché. Il se lève d'un bond, ce qui décuple la sensation d'ivresse, la diffuse dans tout le corps.

— Eh ! oh ! vous ne payez pas ?

En marchant vers la voie 19, il a l'impression de flotter, les muscles engourdis par le tournis. En arrivant devant le quai où l'attend un vieux Corail revisité en ThéoZ, il réalise qu'il a oublié d'acheter son billet. De là tout s'accélère. À la borne automatique sa carte bancaire ne passe pas, il réessaye trois fois, la banquière lui avait pourtant promis. La seule solution c'est de faire un chèque, mais les guichets sont tous pris d'assaut, dans l'urgence il demande qu'on le laisse passer, les autres font mine de ne pas comprendre dans un peu toutes les langues,

du coup il s'emballe, escalade imbécile, il sent bien qu'il s'emporte, il s'en veut, mais il continue pourtant de leur passer devant, il les voit tous comme des ennemis, des égoïstes qui ne veulent pas qu'il prenne son train, il joue des coudes pour se glisser jusqu'au guichet, il en bouscule quelques-uns, pas loin de péter les plombs.

— Je vous dis que mon train part dans deux minutes !

Dans ce genre de situations, s'il y en a un pour être d'accord, c'est tous les autres que ça énerve, la tension monte autour de lui, ça fait toute une histoire alors que justement, s'il tient tant à le prendre ce billet, c'est bien pour ne pas avoir d'histoires.

Quand il fonce vers le quai 19 le coup de sifflet a déjà retenti, il court jusqu'au vertige, attrape le marchepied du dernier wagon pile au moment où la porte se referme, il a un mal fou à extraire son sac qui reste bêtement coincé, à la lutte il parvient tout de même à le dégager, il est en nage, il a failli le rater.

Onze heures du matin dans les cafés c'est l'heure fatidique, celle qui dénonce les inactifs, les retardataires, à onze heures dans les cafés le dispositif passe imperceptiblement du petit déjeuner au repas de midi. C'est là que d'un coup autour de Louise le garçon s'active, il lui faut tout mettre en place pour le service, il s'agite en tout sens alors que pour le moment il n'y a encore personne, pas le moindre client, à part Louise évidemment.

Elle le sent aller et venir autour d'elle. Il passe un grand coup de balai général, il est déjà en nage, il dispose les sous-nappes et les couverts, il dresse toutes les tables, sauf celle de Louise, il attend qu'elle soit partie tout en prenant bien le soin de lui dire : « Ne bougez pas, surtout prenez votre temps. » Dans un sourire il ajoute même : « Faites comme chez vous. » Elle y soupçonne une pointe d'ironie que pourtant il ne met pas. En somme il fait tout pour qu'elle soit à l'aise. Pour lui, cette femme c'est une cliente de trois fois rien, mais il y est attaché. Malgré cette prévenance, Louise est atteinte par

cette soudaine activité. Ce qu'elle recherche aujourd'hui, c'est prolonger l'illusion d'une journée exceptionnelle, anticiper cette liberté dans laquelle elle se lancera dès ce soir, mais là, depuis dix minutes, c'est comme si le réel la rattrapait, tout la fait sursauter, tout l'agresse, la percussion des couverts en inox, les flaques de résonances sur le Formica, ces bruits de fourchettes et de couteaux accouplés de table en table, l'ardoise sur laquelle le patron fait crisser sa craie pour écrire son plat du jour, cet ordre nouveau qui affole tout, elle en vient à se dire qu'elle est en trop dans ce midi à venir.

Qu'une conscience la surplombe, qu'une lucidité la survole comme un oiseau en vol fixe, elle soulignerait à quel point elle ne bouge pas, sinon de manière infime du bout des doigts, triturant l'emballage du sachet de sucre entre le pouce et l'index.

Puis tout se calme, elle pense à ce trajet qu'elle fera de nuit pour ne pas avoir chaud, elle roulera la fenêtre ouverte, jamais vite, le trajet c'est ce qui lui plaît le plus, déjà gamine quand ils partaient en car ou en train pour les classes de neige ou à la mer, ce qu'elle aimait par-dessus tout dans les vacances c'était ces successions de paysages qui défilaient derrière la vitre, elle préférerait de loin le voyage proprement dit à ces six jours passés au milieu de ces montagnes glacées ou au bord d'une mer assaillie de bruits. Elle se sent faite pour voir passer les choses.

Les derniers pavillons défilait de l'autre côté de la vitre, après quoi ce serait les friches de toute fin de villes, et la campagne pour de vrai. Pas trop bien installé à cause de la tablette qui gêne toujours un peu pour mettre les jambes, Franck repensait à ce coup de sang de tout à l'heure au guichet, il s'en voulait d'avoir pété les plombs. Souvent il surprend chez lui une attitude que chez un autre il ne supporterait pas. Que les autres soient décevants, c'était fatalement concevable, mais s'y surprendre soi c'était mortifiant. En longeant cet horizon de maïs déjà jauni par la sécheresse, il revit cette scène qui le hantait toujours, un genre de coup de tête là aussi, au cours d'un reportage. En fait de reportage c'était le tournage d'un film d'entreprise, pour le compte d'une marque française de condiments qui venait d'être délocalisée dans la région de Bangalore, au moins sur les bords de cornichons ils pouvaient se vanter du label *cueillis main*. Les Indiens là-bas n'avaient encore jamais vu cette grande plante-là, c'était une nouveauté totale.

Tout était vert et gorgé d'eau. Les feuilles étaient d'une teinte intense, ça donnait de belles images, les fleurs jaunes qui se découpent dans le ciel bleu, l'émeraude verni des feuilles et la terre ocre sous les pieds nus des cueilleurs, c'était éblouissant. Le premier jour, il s'était longtemps baladé entre les arbustes pour faire des plans de coupe pendant que le journaliste préparait ses questions, et là, un peu à l'écart, un des cadres de l'usine, un Français, lui avait expliqué que pour éviter que les cueilleurs se mettent à voler, ils leur faisaient croire que c'était dangereux les cornichons, un genre de végétal toxique à usage médicinal, que mordre dedans tuait sur-le-champ. Du coup Franck les voyait autrement ces petites mains, des braves âmes au sourire docile, malléables et crédules à ce point. Le plus choquant, c'est que ce mensonge-là tiendrait tant qu'ils n'auraient pas la présence d'esprit de désobéir. Trois jours plus tard, une fois les images prises, Franck était retourné vers le champ pour fumer près du groupe des jeunes cueilleurs, il tendit une cigarette à ceux qui en demandaient, et là, alors qu'ils se tenaient tous accroupis devant lui, il décrocha un cornichon en haut d'une plante et y mordit à pleines dents tout en faisant les mimiques de celui qui se régale, il en croqua même un deuxième. Les jeunes cueilleurs agenouillés le regardèrent comme s'il était fou. Il leur fit signe d'y goûter eux aussi, il en arracha une belle poignée et la leur tendit. L'un d'entre eux se mit à mordiller dedans du bout des lèvres, avec une appréhension totale, certains se détournèrent

Composition et mise en page



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'édition : L.01ELJN000357.N001
Dépôt légal : août 2012